



## LES FEMMES D'ESPRIT AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

SUITE ET FIN

### MADAME CAMPAN

(1752-1822)

**J**EANNE-LOUISE-HENRIETTE Genest reçut, par les soins de son père, premier commis aux affaires étrangères, une excellente éducation. A quinze ans, elle savait l'anglais et l'italien, et chantait à ravir. Ces qualités, assez rares alors chez une simple bourgeoise, la firent aisément remarquer. M<sup>me</sup> de Choiseul ayant parlé d'elle à la cour, elle entra comme lectrice auprès de Mesdames, filles de Louis XV. Là, elle connut le jeune Campan, fils du secrétaire du cabinet de la reine; elle l'épousa et devint première femme de chambre de Marie-Antoinette.

On sait quel fut son dévouement à la famille royale pendant les mauvais jours de la Révolution, et surtout au 10 août. Si Pétion ne s'y était pas opposé, elle eût suivi la reine lorsque celle-ci fut enfermée à la tour du Temple. Bientôt même elle dut quitter Paris où elle était devenue l'objet des soupçons et des poursuites de Robespierre.

Elle s'était retirée à Combertin, dans la vallée de Chevreuse, lorsqu'elle apprit avec terreur que sa sœur s'était donné la mort au moment de son arrestation. Peu de temps après, — car les épreuves ne lui furent pas épargnées, — son mari tomba malade, et comme il avait contracté de grosses dettes, elle ne tarda pas à se trouver sans ressources, ayant encore à sa charge une vieille mère et un enfant de neuf ans.

C'est alors que, soutenue par son courage, il lui vint l'heureuse pensée de fonder (1794) une maison d'éducation pour les jeunes filles. Elle s'associa une religieuse et s'établit à Saint-Germain. Tels étaient ses dons naturels et son aptitude pour exercer avec fruit la belle profession d'institutrice que le succès dépassa toutes ses espérances. M<sup>me</sup> Campan était, comme M<sup>me</sup> de Genlis, une habile éducatrice, mais elle avait de plus que celle-ci la noblesse des sentiments. Au bout d'un an, elle comptait soixante élèves, au nombre desquelles se trouvait par fortune Hortense de Beauharnais.

Après la guerre d'Italie, Bonaparte vint assister, chez M<sup>me</sup> Campan, à une représentation d'*Esther*, et il reçut de la tenue de l'établissement une si bonne impression qu'il y fit entrer ses sœurs.

Aussi, lorsque, devenu empereur, il conçut le projet de fonder une maison pour les orphelines de la Légion d'Honneur, c'est à M<sup>me</sup> Campan qu'il s'adressa : « — Que manque-t-il aux femmes pour être bien élevées ? » lui demanda-t-il. « — Des mères », répondit M<sup>me</sup> Campan. « — Eh bien, c'est à élever des mères que je vous destine », reprit-il, et, par un décret daté d'Austerlitz, il créa la maison d'Écouen, dont M<sup>me</sup> Campan fut nommée surintendante. Elle s'acquitta de sa mission avec autant d'intelligence que de dignité, et, durant dix ans, elle connut les douceurs du calme et la satisfaction du devoir accompli.

Hélas ! une fois encore le malheur l'attendait. Lorsque la Restauration supprima la maison d'Écouen, en 1815, et que M<sup>me</sup> Campan perdit brusquement sa position, on ne voulut pas se rappeler qu'elle avait donné à la famille royale les preuves du plus entier, du plus noble dévouement. Elle avait servi l'Empire, elle avait même été accueillie par l'Empereur avec une faveur singulière : c'est de cela seul qu'on se souvint, et on ne le lui pardonna pas. Loin de la secourir, on la persécuta.

Elle se retira à Mantes où elle eut la douleur de perdre son fils. Malgré les consolations que lui prodiguèrent quelques-unes de ses anciennes élèves, particulièrement M<sup>me</sup> la maréchale Ney, ce coup acheva de l'accabler, elle y succomba.

M<sup>me</sup> Campan a écrit plusieurs ouvrages sur l'éducation : *Conversation d'une mère avec sa fille*, *Lettres de deux jeunes amies*, et deux autres qui n'ont pas paru de son vivant : *De l'Éducation et Conseils aux jeunes filles*; mais ce qui lui a valu une renommée littéraire, ce sont ses *Mémoires*, parus l'année de sa mort, *sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de souvenirs et anecdotes historiques sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI*. C'est là qu'on apprend que Louis XV appelait familièrement ses filles : *Cache, Loque, Graille et Chiffe*.

Écrits dans un style vif et naturel, sinon avec beaucoup de force, ces mémoires offrent un réel intérêt par les événements et les personnages dont ils parlent, mais surtout par le jour favorable sous lequel ils montrent la chère souveraine pour qui M<sup>me</sup> Campan a une sorte de culte. « Jamais, dit-elle, dans aucun rang, dans aucun âge, je n'ai





trouvé de femme d'un naturel aussi séduisant que Marie-Antoinette, à qui l'état éblouissant de la couronne laissait un cœur aussi tendre. Je n'en ai pas vu d'aussi héroïque dans le danger, d'aussi éloquente dans l'occasion, d'aussi franchement gaie dans la prospérité. » On le voit et l'on devait s'y attendre, la note affectueuse et contemplative domine : le cœur, lorsqu'il juge tout seul, n'est pas toujours un fidèle historien.

#### MADAME COTTIN

(1773-1807)

Sophie Ristaud, née à Tonneins, passa son enfance à Bordeaux où elle fut élevée avec beaucoup de soins et d'intelligence par une mère qui avait le goût des arts et des lettres. D'un caractère sérieux et un peu mélancolique, elle ne recherchait pas les occasions de briller; elle se plaisait, au contraire, dans l'étude et dans la retraite. Un riche banquier de Paris, frappé de ces qualités si rares chez une jeune fille, la demanda en mariage. Elle avait alors dix-sept ans, et peu de temps après, hélas! elle eut le malheur de perdre ce mari qu'elle aimait tendrement.

A vingt ans, elle était veuve et sans fortune, car la tourmente révolutionnaire avait fait échouer les entreprises du banquier avec qui elle semblait appelée à traverser une existence de luxe et de prospérité. Résignée à un modeste revenu, elle se réfugia dans ses habitudes de méditation, et comme elle était douée d'une imagination vive et d'une grande facilité pour rendre sa pensée, à partir de ce moment, elle fût un écrivain. Qu'elle le voulût ou non, là était sa vocation. Telle avait été son absence de prétention, que personne, dans sa famille ou dans son entourage, n'avait soupçonné ses brillantes dispositions.

Outre quelques poésies pleines de grâce et de naturel, elle avait écrit déjà un roman, que quelques intimes seuls avaient connu, lorsqu'un de ses amis, obligé de quitter brusquement la France, lui demanda de lui prêter cinquante écus. Ne possédant pas cette somme, l'idée lui vint d'aller offrir à un libraire d'acheter son manuscrit. L'offre fut acceptée, et l'ami put échapper aux poursuites qui le menaçaient. Grâce à ce mouvement du cœur, M<sup>me</sup> Cottin vit paraître, sans y avoir mis son nom, le premier de ses ouvrages. Ce sont d'ordinaire les bons livres qui engendrent les bonnes actions; cette fois, ce fut une bonne action qui fit naître un bon livre, car le début de M<sup>me</sup> Cottin dans la carrière des lettres est ce récit touchant, plein d'éloquence et de sensibilité, qui a nom : *Claire d'Albe* (1798).

Le succès encourage, surtout lorsqu'on se sent pressé par le cœur et par l'imagination. M<sup>me</sup> Cottin se mit à l'œuvre et publia successivement, à

deux ans de distance, *Malvina* et *Amélie de Mansfield*, sans autre désignation que les mots : par l'auteur de *Claire d'Albe*. Lorsque son nom fut enfin connu et que M<sup>me</sup> Cottin dut accepter le titre de femme auteur, ce qu'elle fit avec sa modestie ordinaire, elle écrivit deux autres romans : *Élizabeth* ou *les exilés de Sibérie* et *Mathilde*; elle entreprit même un ouvrage de morale : *La Religion prouvée par les sentiments*; mais la mort, qui la surprit à l'âge de trente-quatre ans, ne lui permit pas de l'achever.

Uniquement préoccupée d'être utile, M<sup>me</sup> Cottin n'écrivit que pour exprimer des idées élevées, pour mettre en scène les actions les plus propres à émouvoir les cœurs, à inspirer les sentiments généreux, et à peindre les plus tendres et les plus vertueuses affections de l'humanité. Ce qui prouve qu'elle écrivit, non pour satisfaire son amour-propre, mais pour obéir au penchant de son cœur, c'est qu'elle avait pour principe qu'une femme ne doit pas écrire. Dans la première édition d'*Amélie de Mansfield*, elle s'était élevée avec une sorte d'amertume contre les femmes auteurs, et ce ne fut pas sans peine qu'elle se décida, sur les instances de ses amis, à supprimer un passage qu'on lui reprochait à bon droit comme une inconséquence.

Pour se faire pardonner ce qu'elle appelait ses torts, elle avait associé les pauvres à ses succès : à elle, la part de gloire à laquelle elle ne pouvait échapper; à eux, les droits d'auteur. En cédant au besoin d'épancher son cœur dans de touchantes inspirations, M<sup>me</sup> Cottin atteignit le double but de charmer ses lecteurs et de secourir les malheureux.

#### MADAME DE STAEL

(1766-1817)

Anne-Louise-Germaine Necker eut pour école le salon de sa mère, où l'on discutait de littérature, d'histoire, de philosophie et de politique. Ce mouvement de conversation, cette joute des amours-propres, cette circulation des idées, devaient être comme autant de soufflets de forge qui attisaient le feu de sa jeune intelligence. « Il est tout simple, dit M. Villemain, que, douée d'une activité merveilleuse et toujours excitée, M<sup>lle</sup> Necker ait montré plus d'esprit que tous les gens qui faisaient de l'esprit autour d'elle. » Familiarisée de bonne heure avec les matières les plus sérieuses, elle écrivit, dès l'âge de quinze ans, des réflexions sur l'*Esprit des lois*, de Montesquieu, et lorsque Necker publia son fameux *Compte rendu*, elle lui adressa une lettre qui put lui donner une haute idée de la portée d'esprit de sa fille.

En 1785, M<sup>lle</sup> Necker épousa le baron de Staël-Holstein, ambassadeur de Suède en France. Cette union ne fut pas heureuse, et finalement l'incom-



patibilité d'humeur des époux amena une séparation. C'est Mme Necker, protestante zélée, qui avait désiré ce mariage; elle attachait la plus grande importance à ce que sa fille épousât un homme de sa religion.

Lorsque la Révolution éclata, Mme de Staël s'associa au mouvement des idées nouvelles sans cesser pour cela de tenir au principe monarchique. La fin tragique du malheureux Louis XVI lui fit horreur, et elle ne craignit pas d'écrire un plaidoyer touchant pour la défense de la reine. Dans deux autres opuscules, remarquables par la pensée autant que par l'éloquence de l'expression, elle plaida avec son cœur la sainte cause de la paix.

Bonaparte, devenu le maître de la France, redouta cette faculté merveilleuse qu'avait Mme de Staël de dire des mots spirituels et profonds, que tout le monde répétait; il lui fit l'honneur de la craindre et l'exila. Au milieu de sa gloire et de sa force, l'empereur avait peur de la liberté d'esprit et d'examen. Aussi, cette femme éloquente qui, même avant la Révolution, avait jeté, dans ses *Lettres sur Rousseau*, tant de vues neuves et hardies, était pour lui quelque chose de menaçant.

Si Mme de Staël n'avait pas été exilée, elle n'aurait peut-être jamais été en Allemagne ni en Italie, et la littérature française compterait deux chefs-d'œuvre de moins : *De l'Allemagne* et *Corinne*. Mais n'anticipons pas. Le premier ouvrage important de Mme de Staël a pour titre : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus*. Après s'être demandé si les ardentés espérances excitées par les passions se réalisent jamais, l'auteur répond par la négative, et conclut que les passions sont le véritable obstacle au bonheur. Dans un autre livre intitulé : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, Mme de Staël met en avant la question de la perfectibilité de l'esprit humain, en s'efforçant de montrer que la raison et la philosophie ont toujours acquis de nouvelles forces à travers les malheurs sans nombre de l'espèce humaine. En encourageant l'homme à se perfectionner, en lui faisant chercher dans l'étude et dans l'exercice de son intelligence, sa liberté et son bonheur, elle a fait à la fois un bon livre et une bonne action.

Après la publication de *Delphine*, roman où elle a mis toute la fougue de ses passions, toute l'ardeur et même tous les écarts de son imagination, Mme de Staël se retira à Weimar (1802), où elle connut Goethe, Wieland et Schiller. Elle y était depuis deux ans lorsque la mort de son père la rappela en Suisse. C'est de là qu'elle se rendit en Italie, le pays sans pareil qui lui inspira *Corinne*, un chef-d'œuvre d'éloquence écrite, une composition originale et touchante qui tient du roman, du poème et du traité philosophique. Elle écrivit ce livre dès son retour, dans un séjour d'une année à Coppet et à Genève, mais elle ne le publia qu'en

1807. Elle était alors rentrée en France où l'on tolérait sa présence. Le succès de *Corinne* réveilla la fureur du maître, et de nouveau l'auteur reçut l'ordre de quitter la France. A la suite de ses voyages en Allemagne, elle publia, en 1810, le livre *De l'Allemagne*, qui ouvrit aux Français des horizons aussi larges que nouveaux sur les littératures étrangères. Or, cet ouvrage, supérieur à tant d'égards, était rempli d'allusions qui alarmèrent la censure impériale. Il fut saisi, mis au pilon par le duc de Rovigo qui lui fit le singulier reproche de n'être pas français. Cela voulait dire sans doute que, pour être bon Français, il faut nier le mérite de toutes les autres nations, ou, au moins, s'abstenir de le proclamer.

Ramenée en France par la Restauration, Mme de Staël ne profita pas longtemps du bonheur de revoir le *Ruisseau de la rue du Bac* : elle mourut deux ans après, en 1817, sans que l'on parlât d'elle, sans que le plus petit bruit se fit autour de son nom; à ce moment, elle était oubliée.

Mme de Staël s'était vengée des persécutions de l'Empereur en écrivant, sous forme de mémoires, *Dix ans d'exil*, pour dire à cœur ouvert sa pensée sur Bonaparte et pour peindre l'amertume de ses souffrances en laissant son imagination grossir un peu ses malheurs : elle n'a pas dit avec assez de franchise les consolations que lui offrit cette vaste prison qui s'appelle l'Europe. Elle n'a pas éprouvé les tourments de ceux qui ne retrouvent à l'étranger ni une habitude ni un ami. La terre d'exil était pour elle une autre patrie : précédée par sa réputation, on lui a rendu partout où elle a résidé, en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Suède, en Italie, les hommages les plus flatteurs, et dans sa résidence de Coppet, il est peu de jouissances de l'esprit et du cœur qu'elle n'ait eu le bonheur de goûter; elle était là au centre de sa famille, et les habitués de la maison s'appelaient Mme Recamier, Benjamin Constant, Schlegel, De Sismondi, De Barante, etc.

Son dernier ouvrage, les *Considérations sur la Révolution française*, ne parut qu'un an après sa mort. Mme de Staël, voulant léguer à la France le portrait de son père, qu'elle adorait, réunit toutes les forces de son talent et de son affection pour le peindre sous les plus brillantes couleurs, avec l'attitude la plus imposante, et elle lui donna pour cadre la Révolution.

Mme de Tessé disait : « Si j'étais reine, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours. » Il paraît qu'en effet sa conversation était quelque chose de prodigieux : un torrent d'idées neuves et vives, et une musique ravissante. Elle possédait à merveille aussi l'art de traire les esprits : une heure de conversation avec elle et vous étiez jugé; elle voyait clair dans les cœurs; il n'était pas possible avec elle de n'avoir de l'esprit que pour un jour. Si, au contraire, elle rencontrait un savant ou un esprit élevé, elle l'excitait à parler, et tout



ce qu'il avait dit d'intéressant passait dans sa tête et y restait. Ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre parlent de ses grands yeux étincelants, dont le feu de son âme redoublait l'éclat. Quant à ses traits, ils étaient plus prononcés que délicats, on y sentait quelque chose de viril. Sa beauté résidait non dans les lignes, mais dans l'expression.

Génie à part, ce qui caractérisait M<sup>me</sup> de Staël, était une extrême bienveillance. Jamais un méchant propos n'est sorti de sa bouche ; elle avait en horreur la médisance et la raillerie. Le souvenir qu'elle a laissé d'elle à Coppet est moins celui de sa grande renommée littéraire que celui de sa bonté. « Sévérité bien ordonnée, a-t-elle dit, doit commencer par soi-même. »

## LES SAVANTES

### MADAME DACIER

(1654-1724)

La jeune Anne Le Fèvre révéla, paraît-il, à son père ses dispositions pour l'étude des langues mortes en soufflant à son frère, pendant qu'elle brodait à côté de lui, quelques-unes des réponses qu'il avait à faire lorsqu'il prenait ses leçons de grec et de latin. Charmé de cette découverte, le savant Tanneguy Le Fèvre partagea dès lors ses soins entre ses deux enfants. La jeune fille fit de tels progrès qu'elle publia, à peine âgée de vingt-trois ans, une édition de *Callimaque*, et que le duc de Montausier lui offrit de travailler à la collection des auteurs latins, destinée à l'éducation du Dauphin. Elle se livra tout entière à l'étude des poètes anciens, traduisit beaucoup de leurs ouvrages, entre autres l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les deux grandes épopées à propos desquelles elle reprit contre La Motte cette fameuse querelle des anciens et des modernes qui avait éclaté au XVII<sup>e</sup> siècle entre Boileau et Charles Perrault, et que M<sup>me</sup> de Sévigné avait tranchée lestement en deux mots : « Les anciens sont plus beaux, mais nous sommes plus jolis. » La Motte avait traduit l'*Iliade* en vers, la réduisant à douze chants, par la suppression des épisodes qu'il trouvait oiseux et nuisibles au développement du sujet. M<sup>me</sup> Dacier se récria avec indignation en lançant contre le sacrilège son factum intitulé : *Des causes de la corruption du goût*. La Motte, ne perdant rien de son calme, répliqua avec finesse, en gardant les avantages de la forme : « La diversité de sentiment, disait-il, est l'âme de la vie et l'assaisonnement même de l'amitié. » Heureusement, disons-le avec M. Géroze, qu'Homère n'est pas à la merci des apologies d'une savante emportée ni des critiques d'un bel esprit railleur ; mais n'allons pas aussi loin que La Harpe en ajoutant que M<sup>me</sup> Dacier s'est déshonorée dans

sa discussion avec La Motte, car elle était naturellement modeste, et elle a condamné elle-même la fougue où l'avait entraînée cette discussion. Grâce à un ami commun, M. de Valincourt, la réconciliation eut lieu à un souper donné le 5 avril 1716 : « On but à la santé d'Homère, dit M<sup>lle</sup> de Launay, et tout se passa bien. »

Tanneguy Le Fèvre, père de la jeune helléniste, comptait au nombre de ses meilleurs élèves André Dacier, qui était appelé à occuper une position élevée comme philologue et à figurer avec honneur parmi les membres de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions. La conformité des études et des goûts rapprocha les deux jeunes érudits, et ainsi eut lieu, comme le disait Basnage, le mariage du grec avec le latin. Ils s'étaient fait la cour, sous le couvert des anciens, en se plaisant à se citer l'un l'autre dans leurs écrits. Amants d'une espèce toute particulière, ils s'envoyaient des sourires à travers leurs commentaires. On raconte que l'amour du grec à outrance les conduisit un jour au bord du tombeau : ils avaient fait confectionner certain ragout d'après une recette d'Athénée, prise sans doute dans le *Deipnosophistes* (les soupers des savants) et tous deux faillirent mourir empoisonnés.

M<sup>me</sup> Dacier, quoique sa réputation fût au-dessus de celle de M. Dacier et qu'elle eût pu, comme M<sup>me</sup> Ancelot de notre temps, prendre la place de son mari à l'Académie française, sut être bonne épouse et tendre mère, comme elle avait été fille aimante. Elle n'était, d'ailleurs, nullement pédante ; elle n'eut pas les qualités brillantes d'une femme du monde, mais elle eut avec simplicité les vertus et les agréments de la femme. La marquise de Lambert s'est montrée fière de l'honneur qu'elle faisait à leur sexe, et la reine Christine lui écrivit : « Mais vous de qui on m'assure que vous êtes une belle et agréable fille, n'avez-vous pas de honte d'être si savante ? En vérité, c'est trop ! Et par quel charme secret avez-vous su accorder les Muses avec les Grâces ? » Ces aimables opinions de femmes sont confirmées par le jugement de Saint-Simon : « Elle n'était savante que dans son cabinet ou avec des savants ; partout ailleurs, simple, unie, agréable dans la conversation, où on ne se serait pas douté qu'elle sût rien de plus que les autres femmes. »

Les hommages les plus mérités n'ont pas manqué à M<sup>me</sup> Dacier. Le roi lui accorda la survivance de la place de garde des livres du cabinet en cas de prédécès de son mari ; mais sa mort, arrivée le 17 août 1720, l'empêcha de jouir de cette glorieuse distinction. En 1684, l'Académie des *Ricovrati* de Padoue l'admit au nombre de ses membres.

Pressée par un gentilhomme allemand d'inscrire son nom sur un album où il recueillait les autographes des personnages célèbres, elle joignit à sa signature ce mot de Sophocle : *Le silence est l'ornement des femmes*.



## MADAME DU CHATELET

(1706-1749)

Gabrielle-Émilie Le Tonnelier de Breteuil, fille du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs à la cour de Louis XIV, épousa, toute jeune encore, le marquis Du Châtel-Lomont, lieutenant général des armées du roi. Dès son enfance, elle s'était livrée à l'étude des langues; elle avait même commencé une traduction de Virgile. Mais ses aptitudes et ses goûts la portèrent de préférence vers les sciences exactes, et elle était parvenue, en 1738, à des connaissances assez étendues en physique, en géométrie et en astronomie pour être en état de prendre part à un concours de l'Académie des sciences sur une question relative à la nature du feu. Peut-être eût-elle remporté le prix si Euler n'avait pas été au nombre des concurrents. Après avoir mérité le titre de savante par ses *Institutions de physique* et une traduction du *Livre des Principes*, de Newton, elle prit rang parmi les philosophes en faisant une analyse de la philosophie de Leibniz et en publiant un *Traité sur le bonheur*, où elle se plaît à proclamer que, pour être heureux, il faut se défaire des préjugés et être susceptible d'illusion.

Mais ce qui contribua plus encore que sa science et ses talents à sa réputation, c'est l'amitié de Voltaire qui la chanta sur tous les tons dans ses lettres et dans ses nombreux madrigaux, et qui traça d'elle ce portrait : « Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle. Ces lettres où il ne s'agissait que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talents. Elle sut plutôt écrire comme Pascal et Nicole que comme M<sup>me</sup> de Sévigné. Mais cette fermeté sévère, cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas insensible aux beautés du sentiment. »

Il semble, en effet, d'après ce qu'on va lire, qu'elle n'était insensible à aucun genre de beautés. Interrogé par M<sup>me</sup> de Boufflers sur l'à-propos d'un léger cadeau à offrir à M<sup>me</sup> Du Châtelet, Voltaire s'écria :

Une étreinte frivole à la docte Uranie !  
Peut-on la présenter ? Oh ! très bien, j'en réponds.  
Tout lui plaît, tout convient à son vaste génie :  
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,  
Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,  
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,  
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

A quoi M<sup>me</sup> Du Châtelet répondit :

Hélas ! vous avez oublié,  
Dans cette longue kyrielle,  
De placer la tendre amitié :  
Je donnerais tout le reste pour elle

Les contemporaines de la jeune savante ne la jugèrent pas avec la même complaisance que Voltaire. M<sup>me</sup> Du Deffant ne lui ménagea pas ses sarcasmes : « Émilie travaille avec tant de soin à paraître ce qu'elle n'est pas qu'on ne sait plus ce qu'elle est en effet. Elle est née avec assez d'esprit ; le désir de paraître en avoir davantage lui a fait préférer l'étude des sciences abstraites aux connaissances agréables. Elle croit, par cette singularité, parvenir à une plus grande réputation, et à une supériorité décidée sur toutes les femmes. » M<sup>me</sup> de Staal-de Launay décocha aussi quelques traits de fine raillerie à la savante marquise : « Elle fait actuellement la revue de ses *Principes* ; c'est un exercice qu'elle réitère chaque année, sans quoi ils pourraient s'échapper et peut-être s'en aller si loin qu'elle n'en retrouverait pas un seul. Je crois bien que sa tête est pour eux une maison de force, et non pas le lieu de leur naissance ; c'est le cas de veiller soigneusement à leur garde. »

Ces dames ne devaient pas être convaincues que la devise destinée par le grand admirateur à celle qu'il appelait *la belle et la bonne* fût très bien choisie :

Du repos, des riens, de l'étude,  
Peu de livres, point d'ennuyeux,  
Un ami dans la solitude,  
Voilà mon sort, il est heureux.

M<sup>me</sup> Du Châtelet avait été dans sa jeunesse dame de tabouret de la reine, et comme elle était douée d'une physionomie intelligente et d'un esprit éveillé, elle était très recherchée à la cour. Déjà même elle était une petite savante et faisait des calculs de tête qui déconcertaient d'habiles mathématiciens.

Mais ses jolies qualités natives ou acquises, non plus que ses œuvres, enfouies depuis longtemps dans l'oubli, ne permettent pas de suivre Voltaire dans son admiration, et il ne faut regarder l'inscription enthousiaste placée par lui au bas du portrait de la marquise, morte à quarante-deux ans, que comme un exercice de plus dans l'art des madrigaux :

L'univers a perdu la sublime Émilie.  
Elle aime les plaisirs, les arts, la vérité :  
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,  
N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

Lorsqu'il y a ainsi, à une même époque, deux femmes également célèbres, quoiqu'à des titres différents, le moyen le plus sûr de décider quelle fut la meilleure et la plus vertueuse, c'est de se demander quelle fut celle qui mérita les éloges de ses contemporaines.

CHARLES ROZAN

FIN





## FLEURS FANÉES

SUITE



es derniers mots étaient l'expression d'une admiration respectueuse : « La jolie demoiselle ». Mais Marthe qui ne comprenait pas le provençal, surtout prononcé dans le ton du patois niçard, y crut démêler une injure.

Elle fit un bond de côté, suivi d'un pas de retraite épouvantée.

Cela amusa beaucoup les pochards, qui prirent goût à la plaisanterie.

— As pas peur, mademoiselle ! cria un autre ; on est des bons garçons, même que si vous voulez choisir un cavalier pour le veglione, nous nous engageons à vous reconduire tous ensemble chez vos parents.

Tout cela n'était pas bien blessant, à coup sûr. Mais cela était nouveau pour la jeune fille à sa première sortie, ou plutôt sa première fugue. Elle recula derechef, déplorant son aventure.

Quant aux garnements, ils s'enhardirent d'autant plus, et serrèrent de près la pauvre enfant absolument désorientée.

Brusquement une voix mâle résonna derrière la promeneuse :

— Dites donc, vous autres, aurez-vous bientôt fini vos farces ?

Marthe tressaillit. Elle avait cru reconnaître cette voix.

— De quoi ? de quoi ? riposta l'un des jeunes gens de la bande. On ne lui fait pas de mal à la demoiselle. Il est bien permis de rire un peu la veille du Carnaval ?

Le protecteur inconnu se radoucît. Il répliqua plus paisiblement :

— C'est bien ! Passez votre chemin alors. Demain, vous aurez tout le temps de vous amuser ; ce soir, ce n'est pas encore dimanche.

Et, parlant ainsi, le champion éventuel se rapprocha de Marthe.

— Sans rancune, monsieur l'officier, crièrent les

plus gais de la troupe joyeuse en s'éloignant de leur allure titubante.

Marthe osa regarder alors son chevalier inconnu.

Elle eut une grande secousse par tout le corps, et son beau visage se couvrit d'une rougeur que les ténèbres déroberent à l'arrivant.

« Monsieur l'officier », c'était l'enseigne de vaisseau Marcel de Bohério.

Et, cette fois, la jeune fille se troubla plus encore que devant le groupe en ébriété des jeunes ouvriers niçois. Il lui sembla qu'elle courait un danger bien autrement grave.

Cependant Marcel s'était avancé, la casquette à la main.

Il était au moins aussi troublé qu'elle. Il balbutia :

— Ces mauvais plaisants vous ont fait peur, mademoiselle ?

— Un peu, je l'avoue, bégaya-t-elle.

Et, tout aussitôt, se ressaisissant, elle le remercia avec effusion.

Lui aussi recouvrait son sang-froid. Il dit en riant :

— Oh ! c'est un bien petit service, mademoiselle ! Je suis tout heureux de cette circonstance qui m'a permis de vous être agréable.

Alors, à bâtons rompus, la question n'attendant pas la réponse, il demanda si elle sortait de chez elle. Il le savait bien, lui, qui venait de passer une demi-heure à contempler l'asile de la bien-aimée. Il expliqua que ces sortes de rencontres n'avaient rien de bien étonnant à la veille du Carnaval, que ces jeunes fous n'avaient, en somme, pas beaucoup manqué au respect, que, bien certainement, ils n'eussent pas poussé plus loin leur plaisanterie.

Cependant, comme l'incident pouvait se représenter, il offrait très discrètement de la reconduire jusqu'au quai Saint-Jean-Baptiste.

Marthe tremblait. Elle n'osait refuser, elle n'osait accepter.

Pouvait-elle autoriser le jeune homme à l'accompagner ? La menace de dangers analogues à celui qu'elle venait de courir était-elle un prétexte suffisant ? Ce qui venait d'arriver pouvait se reproduire, et que ferait-elle toute seule, sur une voie de plus en plus déserte ?



Et, d'autre part, n'était-il pas plus dangereux pour elle, pour sa réputation du moins, qu'elle acceptât le bras et l'appui de ce beau jeune homme dont la présence seule la bouleversait et lui mettait de la rougeur au front ?

Si quelque ami, quelque connaissance de ses parents venait à les rencontrer ainsi, à quels commentaires défavorables sa conduite ne serait-elle pas livrée ?

Par bonheur, Marcel de Bohério était la délicatesse même.

Il comprit ce trouble de la jeune fille, cette perplexité émouvante.

— Tenez, dit-il, j'ai trouvé un moyen. Je vais prendre le trottoir opposé et vous suivre à distance respectueuse. Comme cela, je serai à portée d'intervenir s'il vous arrivait encore quelque rencontre désagréable.

— Oh ! merci ! dit-elle chaleureusement.

Et, sans y penser, comme elle le faisait au premier indifférent, elle lui tendit sa petite main gantée. Seulement, elle ne prit point garde que la pression de ses doigts trahissait trop bien l'état de son cœur, et elle n'eut conscience de l'aveu implicite qu'au moment où Marcel, retenant cette main dans la sienne, la portait doucement à ses lèvres.

— Mademoiselle, dit-il alors à voix très basse et un peu précipitée, ma tante de Brives vous a-t-elle dit que j'avais osé concevoir des espérances d'où dépend tout le bonheur de ma vie ? Et, si elle vous l'a dit, confirmez-vous ces espérances ? Me permettez-vous de croire à ce bonheur ?

Vraiment, il était heureux qu'il fit nuit, car les yeux du jeune officier auraient trop aisément suivi, sur le visage de Marthe, le passage de ses impressions.

Elle demeura quelques secondes sans répondre, les yeux baissés.

— Vous ai-je offensée ? questionna-t-il timidement. Dois-je vous demander pardon ?

Ces mots l'arrachèrent à l'espèce de griserie qui la possédait.

— Oh ! non, murmura-t-elle avec une enfantine naïveté.

Il renouvela sa première question, plus respectueusement encore.

— Si vous saviez quel prix j'attache à votre propre parole, mademoiselle ? ajouta-t-il.

Alors, elle s'enhardit, elle se décida. Toute frémissante, elle répondit :

— Eh bien, monsieur, parlez à mon père et à ma mère... Moi, j'en serai bien heureuse.

Et, presque honteuse d'en avoir tant dit en si peu de mots, elle s'enfuit.

Le cœur lui battait à rompre sa poitrine, la tête tournait sur ses épaules. Elle traversa la place Masséna sans peur cette fois. C'était bien du regard des curieux qu'elle s'inquiétait maintenant, en vérité ! N'y avait-il pas derrière elle un autre

regard, très doux et très ardent à la fois, qui la suivait sous la lueur plus abondante des becs de gaz allumés ?

Quand elle rentra dans l'appartement de sa tante, toutes sortes d'exclamations l'accueillirent :

— D'où viens-tu ? Où es-tu allée ?... Mademoiselle s'émancipe ! Elle court les chemins à la brume ! La prochaine fois, on l'enfermera !.... Voilà donc pourquoi elle n'a pas voulu venir avec nous ?

Et Paulette d'ajouter, avec son ironie de gamine :

— Comment va votre migraine, chère mademoiselle ?

Il fallut bien avouer l'escapade. Mais Marthe en tut les incidents.

On n'avait pas encore eu le temps de s'inquiéter. Et lorsque M<sup>me</sup> d'Elven voulut adresser quelques remontrances à la jeune imprudente, Aline et Paulette se récrièrent :

— Oh ! ma tante ! Mais voilà deux ans que nous sortons toutes seules.

Le soir venu, Marthe entra dans la chambre de sa mère.

Jeanne avait deviné sur les traits de sa fille le secret qu'elle s'efforçait de cacher.

Bien qu'elle n'en sût pas la nature, elle comprenait que rien de bien grave n'était arrivé. Et, pourtant, la confession obtenue, la mère sentit son cœur se serrer.

La réponse faite par Marthe à Marcel de Bohério était un engagement.

Désormais, le problème devenait très ardu, se compliquant des chagrins qu'allait occasionner une rupture, nécessairement violente, si l'amiral de Bohério persistait dans la défense signifiée à son fils.

Et vraiment, à ce moment, M<sup>me</sup> d'Elven éprouva un peu de ressentiment à l'encontre du jeune officier qui n'avait pas su commander à sa parole et imposer silence à son cœur.

Elle s'apaisa pourtant, se rappelant sa propre jeunesse. Elle se sentit des trésors d'indulgence pour cette faute contre les convenances mondaines. En vérité, était-il possible de se montrer bien sévère pour ces deux enfants qui s'aimaient et se disaient, ignorants des raisons essentiellement captieuses et factices qui pouvaient commander à leurs familles ?

Elle n'en donna pas moins des conseils de prudence à sa fille.

— Ma chérie, dit-elle doucement, je comprends fort bien que ce jeune homme puisse te plaire. Mais tu ne dois pas ignorer qu'il ne faut pas donner irrévocablement son cœur lorsqu'on ne connaît qu'imparfaitement l'objet de son affection. En bien des cas, l'honneur commande de ne point céder au premier mouvement. Car, il peut surgir tel ou tel motif qui rende un tel mariage impossible.



Marthe, devenue brusquement très pâle, l'interrompit :

— Quoi, maman, est-ce que tu refuserais ton consentement ?

— Moi ? s'exclama Jeanne, mais je ne t'ai rien dit de pareil.

— Alors, c'est du côté de père que viendrait le refus ?

M<sup>me</sup> d'Elven pensa qu'une réponse négative aurait pour effet immédiat de mettre l'esprit de sa fille en campagne. Elle répliqua donc, un peu au hasard.

— Hé ! qui sait ?... Peut-être ?...

Les traits de Marthe exprimèrent un douloureux étonnement.

— Est-ce que tu en es sûre, maman ? Ce serait donc un revirement tout récent, car papa m'avait dit, à moi, tout le contraire. Il paraissait enchanté de la chose.

Prise au dépourvu, Jeanne balbutia une réponse dubitative. Elle ne voulait, disait-elle, rien hasarder. Ce n'était, de sa part, qu'une supposition.

Elle vit dans les yeux de la jeune fille que celle-ci doutait de son côté.

On ne prolongea pas l'entretien sur le sujet.

Mais, à partir de ce moment, Marthe, aiguillonnée par l'anxiété, se mit à observer silencieusement sa mère, se promettant bien d'interroger M. d'Elven à la première occasion qu'elle aurait de lui parler sérieusement.

Cette occasion ne lui fût offerte qu'après le départ de M<sup>me</sup> d'Elven.

Les fêtes du Carnaval étaient passées et Jeanne, plus triste qu'à son arrivée, tenait à passer le Carême à Paris. Aucune démarche officielle de l'amiral n'avait été faite. Bien plus, on n'avait pas revu Marcel, et l'escadre avait quitté Villefranche pour gagner les ports de la Tunisie.

Tout semblait donc remis en question. Le front de Marthe d'Elven s'était assombri peu à peu. Lorsqu'elle reconduisit sa mère à la gare, accompagnée, cette fois, par sa tante et ses cousines, elle se contraignit le plus qu'elle put. Mais le chagrin était visible sur ses traits pâlis, et lorsqu'elle quitta ses parents pour rentrer à la villa, son cœur se creva, les larmes ruisselèrent de ses yeux, et de tristes paroles jaillirent de ses lèvres :

— Je sens que tout mon bonheur s'en va, murmura-t-elle.

Pauvre petite Marthe ! La douleur la trouvait faible cette fois.

Si faible que sa santé même s'en ressentit. Quarante-huit heures n'étaient pas écoulées que l'enfant, prise d'une forte fièvre, s'alitait.

M. d'Elven s'affola. M<sup>me</sup> de Brives ne voulant point inquiéter Jeanne, partie l'avant-veille, vint, à son tour, avec ses filles, s'installer à la villa.

La maladie ne fut pas très grave. On la qualifia « fièvre muqueuse », vieux nom aujourd'hui tombé en désuétude, dont on désignait autrefois la

typhoïde atténuée. Elle n'en retint pas moins Marthe au lit jusqu'aux fêtes de Pâques.

Ce fut au fort de la maladie que M<sup>me</sup> de Brives eut l'occasion de rencontrer l'amiral de Bohério qui s'était absenté depuis plus d'un mois.

Le vieux marin vint à elle et lui demanda des nouvelles de la jeune fille.

La baronne le reçut très froidement et se contenta de répondre :

— Mon cher cousin, Marthe d'Elven est très malade.

— Ah ! fit M. de Bohério, que cette nouvelle si brusquement donnée avait ému. Est-ce que cette maladie met ses jours en danger ?

— Oui, répliqua sèchement Éléonore de Brives. Et lui tirant sa révérence, elle ajouta, sans autre formule :

— Mes filles et moi nous la soignons. Souffrez donc que je vous quitte.

Elle le retrouva sur son chemin, le lendemain matin. Il paraissait troublé, mécontent de lui-même.

— Voyons, ma chère Éléonore, interrogea-t-il, cette petite est-elle vraiment si malade que ça ?

Elle le regarda bien en face, puis, durement, elle dit :

— Très malade, vous dis-je. Mais, en quoi la santé de cette enfant vous préoccupe-t-elle ? Elle ne doit tenir que peu de place dans vos pensées, j'imagine ? Vous vous êtes si... drôlement conduits à son égard, votre fils et vous !

— Mon fils ? se récria l'amiral assez embarrassé.

— Oui, votre fils, Marcel pour ne pas le nommer. Je ne vous défends pas de le lui dire à l'occasion ; ajoutez même que ses cousines et moi le tenons pour un assez pauvre sire.

Pour le coup, l'amiral s'émut. Ces paroles de mépris indiquaient que la baronne devait avoir contre le jeune officier des griefs sérieux. Il ne put supporter qu'on accusât son fils sans lui faire connaître les motifs qu'on invoquait.

— Ma chère Éléonore, protesta-t-il, laissez-moi vous dire que vos paroles me paraissent plus que blessantes. Elles sont souverainement injustes. De quel crime Marcel a-t-il pu se rendre coupable à la distance où il est de nous ?

— Mon cousin, répondit M<sup>me</sup> de Brives, je vous aurai tout dit quand je vous aurai appris que la maladie de cette enfant est due, en grande partie, à l'espèce de dédain avec lequel votre fils, après de chaudes protestations d'amour, qui n'ont pas échappé à Marthe, s'est éloigné de nous tous.

Et, donnant libre cours à son imagination, la baronne amplifia sur le sujet, peignit la situation de la jeune fille sous les plus noires couleurs, se risqua jusqu'à énoncer que M. et M<sup>me</sup> d'Elven avaient eu vent des injurieux doutes émis sur leur compte. Si bien que M. de Bohério, très confus, finit par confesser que Marcel n'avait gardé le si-



lence que pour se conformer au désir de son père, ce qui lui valut cette sèche apostrophe.

— En ce cas, mon cher amiral, laissez-moi vous dire que Marcel peut être, à vos yeux, un bon fils et un excellent marin, mais qu'aux miens, ce n'est pas un homme. Je suis bien fâchée si cela vous déplait.

L'amiral s'en alla, fort irrité. Mais, le lendemain, et les jours suivants, il vint demander anxieusement des nouvelles de la jeune malade.

## XVI

La saison chaude revenait. C'était le moment des envolées vers le Nord, avec les hirondelles, le moment de l'émigration vers les grands arbres, vers les plages de l'Océan.

Pauvre Marthe d'Elven ! c'était l'heure entre toutes joyeuse, celle où elle allait rejoindre sa mère.

Car les trois semaines passées par celle-ci sur les bords de la mer bleue ne pouvaient guère compter que comme une brève interruption de l'exil ; quelque chose comme les vacances accordées à une écolière.

Les dix mois de son séjour auprès de son père n'avaient fait que resserrer les liens de sa tendresse et les relations qu'elle gardait avec l'absente.

Deux fois par semaine, des lettres venaient de Paris, toujours plus affectueuses, plus chaudes, plus imprégnées de ces caresses morales que l'amour maternel sait si bien prodiguer. Et, sur ces pages couvertes d'une fine écriture, la jeune fille cherchait encore l'empreinte d'autres larmes, pareilles à celles qui avaient mouillé les fleurs du livre et le ruban bleu tombé dans la chambre de là-haut.

Que n'imaginait-elle pas, la chère innocente, dont toute la pensée était remplie par ces deux images sacrées ?

Une autre image, il est vrai, s'y joignait quelquefois, s'interposait même entre les deux autres, celle de ce jeune homme aux yeux respectueux et tendres qu'elle avait vu, pour la dernière fois, la veille des fêtes du Carnaval, qui l'avait couverte de sa protection, galamment escortée au travers de la cohue trop familière, qui lui avait parlé d'amour, lui demandant une espérance qu'elle lui avait accordée.

Et là se plaçait une question douloureuse qui blessait à la fois l'amour et la fierté de Marthe.

Pourquoi, depuis cette date, Marcel de Bohério n'avait-il pas reparu ?

Pourquoi le vieil amiral n'avait-il pas accompli, auprès de M. et de Mme d'Elven, la démarche officielle, sanction de la déclaration de son fils ?

Il est vrai que, depuis, elle avait été malade, très malade, tant à cause du chagrin que

lui avait causé le départ de sa mère que par l'oppression de son cœur sous le doux et cruel secret.

On l'avait assidument soignée, entourée d'affection et de zèle. Sa tante et ses cousines s'étaient installées à son chevet, s'efforçant de la distraire, de lui faire oublier les langueurs et les ennuis de la convalescence.

Aucune d'elles n'avait ouvert la bouche sur le sujet qui, naguère, alimentait leurs conversations. Le nom même de Marcel n'avait pas été prononcé. Il semblait qu'on évitât toute allusion au roman ébauché par le jeune officier, et si brusquement interrompu.

M. d'Elven gardait le même silence inexplicable.

Marthe ne comprenait rien à ce mutisme. Elle n'osait interroger, le cœur serré par les mêmes cruelles appréhensions, craignant d'acquiescer trop tôt l'amère certitude de ce qu'elle redoutait.

Elle avait remarqué un sombre nuage sur le front de son père, mais elle en avait pu attribuer la cause à l'inquiétude inspirée par sa propre maladie, car elle avait vu ce nuage se dissiper le jour où le médecin avait déclaré qu'il n'y avait plus de craintes à garder, que tout danger était conjuré.

Là-dessus, le rétablissement s'était opéré. Le retour des beaux jours, ramenant les perspectives d'un cher revoir, avait mis de la joie dans cette âme pleine de jeunesse.

Elle n'avait pas éprouvé un bien gros chagrin en voyant ses parentes quitter Nice les premières. Elle savait où les retrouver à Paris ou à la campagne, ou bien encore sur quelque plage de la Manche propice à leur exubérance.

Une chose lui fut particulièrement sensible ; une véritable joie l'inonda, lorsque, dans la coupe d'onix du vestibule, elle trouva entre autres cartes de personnes venues pour demander de ses nouvelles, celle de M. de Bohério.

L'amiral lui portait donc encore quelque intérêt ?

Pauvre Marthe ! Elle ne savait point que la courtoisie mondaine n'est pas toujours un signe d'affection et de bienveillance.

Le mois de juin se leva dans un firmament implacable. Le soleil, étalant toute sa gloire, se mit à incendier les villes et les campagnes du littoral.

Il était temps de prendre congé des bords aimés de la mer bleue.

M. d'Elven fut le premier à notifier la décision à sa fille.

— Ma petite Marthe, lui dit-il gaiement, m'est avis, comme disent nos paysans d'Anjou, qu'il ne va plus être possible de demeurer ici.

— Je pense exactement comme vous, père, répondit-elle, toute réjouie, à l'idée que le départ s'effectuerait un mois plus tôt que la précédente année, et qu'elle pourrait serrer sa mère dans ses bras.

— Puisque nous sommes d'accord, continua



Pierre d'Elven, tu vas te mettre en devoir de faire mes malles et de tout préparer pour que nous puissions prendre le train au premier jour. Je vais aviser ta mère de notre arrivée, pour qu'elle ne soit pas dans l'embarras de te recevoir plus tôt qu'à l'habitude. La maladie t'a maigrie et pâlie, le changement d'air te remettra entièrement, j'en suis persuadé.

Ce fut avec une joie ardente, une activité presque fébrile que Marthe se mit à la besogne, toujours épineuse et préoccupante, des préparatifs de départ. Si attachée qu'elle fut à la villa et au beau pays où elle vivait, depuis deux ans, la plus grande partie de son existence, elle n'en éprouvait pas moins une immense allégresse à la pensée de revoir ce Paris qui, aussi loin qu'on s'en éloigne, n'en exerce pas moins sur ceux qui l'aiment sa souveraine attraction.

Le jour du départ arriva enfin. On quitta Nice par un train de l'après-midi, ce qui permit à Marthe d'admirer les splendeurs d'un coucher de soleil féérique sur l'incomparable rivage. Craignant pour sa fille la fatigue d'un trop long parcours sans interruption, M. d'Elven fit halte à Marseille et à Arles, où il mena l'enfant aux arènes, aux aliscamps et dans la campagne brûlée par un astre incandescent, puis à Lyon, qu'on se borna à parcourir en voiture. On n'arriva donc à Paris que le quatrième jour après le départ de Nice, l'heure du déjeuner.

Il eut lieu, ce déjeuner, à l'hôtel où Pierre d'Elven descendait quelquefois, lorsqu'il ne se rendait pas directement à son entresol de l'avenue d'Iéna, comme dans le cas présent où son valet de chambre seul avait reçu mission d'aller aérer et mettre en ordre l'appartement.

Le repas terminé, Marthe fit une toilette de ville, ou plus exactement, de Paris, qui permit au père émerveillé d'admirer l'élégance et la beauté de sa fille.

Et ses yeux, tout pleins d'un naïf orgueil, commentèrent, avec un sourire, cette exclamation jaillie de ses lèvres :

— Décidément, te voilà femme, maintenant, petite Marthe. On ne va plus te reconnaître.

On. Quel était cet « on » auquel pensait en ce moment le père ébloui par le charme de sa fille ?

Marthe n'eut pas de peine à mettre un nom à la place du pronom indéfini. On, ce ne pouvait être qu'elle, celle qui l'attendait là-bas dans l'élégant appartement de la rue Barbet-de-Jouy où, pendant trois mois exquis, la fille allait vivre sous les baisers de sa mère.

Pierre d'Elven accompagna Marthe jusqu'à la porte de la maison.

Dans la voiture, la jeune fille, timidement, lui avait demandé :

— Et vous père, qu'allez-vous faire pendant ces trois mois ?

Il avait répondu, hésitant, troublé, ne s'attendant pas à la question :

— Moi, petite ?... Vraiment, je ne sais pas trop ! Je voyagerai peut-être ! En septembre, j'irai faire l'ouverture de la chasse... quelque part... chez un ami, dans l'Orléanais ou le Morvan.

En septembre ?... On était à peine au 15 juin.

Marthe soupira. Il y avait deux mois et demi à vivre jusque-là.

Son père avait dit cela d'une manière étrange, fatigué, sans conviction.

Oh ! pourquoi fallait-il qu'il la laissât entrer seule dans cette maison !

Que ne pouvait-elle le prendre par la main, lui faire franchir ce seuil, le fixer à demeure à ce foyer, dans cet abri où, peut-être, une autre affection, un autre regret l'appelait ?

Elle tendit doucement son front au baiser de la séparation.

Elle avait le cœur gros, la gorge serrée, la poitrine oppressée.

Elle monta l'escalier, la tête basse, et, sur le palier du deuxième étage, s'arrêta avant d'entrer. Elle tendit l'oreille pour écouter le grincement des roues de la voiture.

Le domestique, qui montait la malle, l'arracha à cette anxiété douloureuse.

Marthe s'essuya les yeux. Elle ne voulait point que sa mère y trouvât des larmes sous le premier baiser de leur revoir, alors que leurs cœurs battaient de joie.

Et, néanmoins, ces larmes, la mère les devina sous les paupières de sa fille, et il sembla à Marthe qu'elle aussi, la mère, avait les yeux rouges, comme si elle venait de pleurer.

Elles ne parlèrent point, toutefois, de l'incident, ce jour-là.

Le bonheur de se retrouver rasséréna leurs âmes et fit rayonner leurs visages.

Elles n'eurent que des caresses et de chaudes étreintes et différèrent d'un muet accord les entretiens sur les sujets graves ou douloureux du présent ou du futur.

La première journée s'acheva de la sorte. La semaine qui suivit fut également remplie par les épanchements de la félicité commune. Volontairement, elles écartèrent toutes les causes de soucis. Leur amour suffisait à les faire vivre pour le moment.

Mais l'instant vint où il fallut songer aux obligations mondaines.

Pendant six jours, Jeanne et Marthe s'étaient consacrées l'une à l'autre, ne sortant qu'aux heures où elles étaient sûres de ne rencontrer aucune de leurs relations.

Elles ne voulaient aucune personnalité, même amie, s'interposant dans leur bonheur intime. C'est là une forme bien naturelle de l'égoïsme, et qui pourrait s'en défendre ? Ne revêt-il point, en



ce cas, un caractère presque sacré, dû à la noblesse même du sentiment qui l'inspire ?

Puis le moment vint où les sujets, extérieurs, pour ainsi dire, de la conservation, se trouvèrent épuisés. Les deux femmes revinrent insensiblement aux confidences d'ordre intime. Marthe hasarda discrètement quelques questions sur le roman d'amour ébauché à Nice. Elle n'obtint aucun renseignement de M<sup>me</sup> d'Elven, aussi ignorante qu'elle, de la suite qu'avait pu avoir l'aventure. Le silence persistait pour l'une et l'autre aussi inexplicable qu'injurieux.

— Peut-être tes cousines en savent-elles plus long que nous?... dit Jeanne.

Elle n'ignorait pas que les dames de Brives étaient à Paris, mais qu'elles se disposaient à le quitter pour se rendre à Paramé où elles passaient, généralement, les mois de juillet et d'août. Elle proposa donc à Marthe de leur rendre visite. Ce fut la première révélation du retour prématuré de la jeune fille dans la capitale.

La mère et la fille trouvèrent la baronne au milieu des préparatifs. Aline et Paule accueillirent leur cousine avec leur grâce habituelle. Mais celle-ci ne put en tirer aucun renseignement positif. Tout ce qu'elles savaient, c'était que l'amiral était retourné à Grasse passer quelques jours supplémentaires chez « la tante Blasimont ». Et, en prononçant ce nom, Eléonore de Brives laissait entendre que de là venait, sans nul doute, la cause de tout le mal, que la langue envenimée de la vieille parente avait dû détruire dans l'esprit du vieil officier toute la bonne impression qu'avait faite la vue de Marthe et de Jeanne d'Elven.

M<sup>me</sup> de Brives raconta, en particulier, à la comtesse, sa dernière entrevue avec M. de Bohério, les dures paroles qu'elle lui avait adressées et la confusion qu'il en avait ressentie.

— Peut-être êtes-vous allée trop loin, ma chère amie ? insinua M<sup>me</sup> d'Elven.

— Non, répliqua la baronne. Je connais mon cousin et je sais comment il convient de lui parler. Il a l'âme d'un héros, mais la cervelle d'un enfant.

Force fut aux deux femmes de s'en tenir à des hypothèses,

Ces hypothèses parurent se vérifier quelques jours plus tard.

M<sup>me</sup> de Brives reçut, en effet, en même temps qu'une lettre de faire part de la mort subite de M<sup>lle</sup> de Blasimont, une missive assez repentante de l'amiral; après avoir raconté à sa cousine les derniers moments de la méchante vieille fille, il annonçait son propre retour à Paris où, disait-il, il aurait à s'entretenir longuement avec elle au sujet de l'avenir de Marcel, qui ne rentrerait pas avant un mois à Toulon.

La baronne fit voir cette lettre à M<sup>me</sup> d'Elven. Leur conclusion fut la même. Il fallait attendre la venue de l'original marin, sans rien présumer des conséquences possibles de l'entretien. Toutefois, M<sup>me</sup> de Brives et ses filles ne différeraient point leur départ pour la mer. Ce serait à l'amiral de les rejoindre à Paramé, s'il avait grande envie de les voir.

PIERRE MAEL.

(La fin au prochain numéro.)



## SOIR

*La vieille horloge bat dans la chambre prochaine :  
C'est comme un cœur fiévreux qui saute dans le mur.  
Parfois l'heure, à grand bruit de poulie et de chaîne  
Ébranle au plafond sourd les solives de chêne ;  
Dans les carreaux recule et s'efface l'azur.*

*Le vent du crépuscule a poussé la fenêtre  
Où l'étoile s'allume au loin dans le ciel vert ;  
La désolation de l'Occident pénètre  
Dans la maison qui meurt de tristesse ; peut-être  
Son âme va s'enfuir par le battant ouvert ;*

*Sa mystérieuse âme, inquiète ou sereine,  
Éparse vaguement sous le toit familier,  
L'âme de ceux qui, loin de la mêlée humaine,  
Ont fait un doux refuge à leur joie, à leur peine,  
Entre ces murs, autour des pierres du foyer ;*

*L'âme de la maison qui flotte dans l'air sombre ;  
Qui luit joyeuse et rit aux feux de l'âtre noir,  
Qui danse à l'aube avec les atômes sans nombre,  
Qui fait craquer soudainement dans les coins d'ombre  
Les meubles fatigués de silence, le soir.*

FERNAND GREGH.





## MADemoiselle Millions

SUITE



CAUSE de Germain, aussi, M<sup>me</sup> Bréhard avait voulu faire de l'opposition. D'un commun accord on avait résolu de tenir les fiançailles secrètes jusqu'au retour d'un oncle, parrain d'Elise, qui avait promis de la doter, à condition qu'on le consulterait sur le choix de l'époux. Si l'imprudence des jeunes gens

les laissaient soupçonner, M. Rambert pourrait se plaindre de n'en avoir pas été averti. D'un autre côté, le bruit s'en répandant pouvait venir aux oreilles de l'oncle lorsqu'il débarquerait. Lui-même, à son tour, serait en droit de se formaliser que tout eût été conclu et divulgué sans son avis, ce qui aurait des conséquences graves.

Bref, une sorte de pressentiment maternel semblait avertir M<sup>me</sup> Bréhard, car elle multipliait les raisons et les prétextes pour garder sa fille auprès d'elle. Mais son mari n'en tint aucun compte.

Danglefer n'était pas un enfant, et Elise, Dieu merci, savait se tenir. Ils n'iraient pas livrer leur secret dont personne ne pouvait se douter.

M<sup>me</sup> Bréhard, en dernier ressort, projeta de consulter Germain sur l'opportunité de ce voyage.

— Nous n'avons plus le temps, répondit son mari; M. Rambert, en invitant Elise, me prie de fixer, courrier par courrier, la date de mon arrivée, à cause de ces affaires qu'il faut que je règle avec lui sous huit jours.

Et Elise partit avec son père.

Germain n'était donc point informé de sa venue. M. Rambert n'avait nul motif de la lui dire. Sa fille lui avait laissé ignorer le nom de la personne avec laquelle son ingénieur était engagé. Il n'avait pas pensé, alors, à le lui demander, non plus qu'à Danglefer, quand celui-ci lui avait dit n'être plus libre, car, dans cette réponse, il n'avait vu qu'une défaite, non une certitude. Aymeric était, de par son métier, habitué à un discret silence. De plus, le secret de son camarade, qu'il avait fini par surprendre, le mettait vis-à-vis de lui dans une situation délicate puisque, l'ayant pénétré par subterfuge, il l'avait livré à Luce. M<sup>lle</sup> Philomène n'était

pas au courant, et Luce n'aurait pas été dévoiler à Germain ses plans machiavéliques. Il ne fut donc nullement prévenu de l'arrivée de sa fiancée.

L'eût-il sue? le désir de M<sup>me</sup> Bréhard l'ayant emporté, eût-il été consulté sur ce point, que la réponse à faire l'eût bien embarrassé.... Il ne croyait pas que Luce eût pénétré le nom de celle qu'il devait épouser. D'un autre côté, en empêchant Elise de venir, il eût dû, pour cela, lui donner un motif et l'honneur lui interdisait, lui avait-il semblé de suite, de livrer, même à sa fiancée, le secret d'une autre femme. Il eût été aussi un peu confus qu'Elise en sût les circonstances, et Elise aurait été mortifiée d'apprendre que, bien que s'y étant soustrait à temps, il avait failli être un jouet dans les mains de Luce qui avait pris plaisir à le mettre à l'épreuve.

Il était donc bien résolu à se taire absolument sur cet épisode lorsqu'il reverrait Elise, et il ne se doutait pas, ayant été empêché par son service d'aller à Paris depuis trois semaines, que le moment en fût si proche.

Luce s'était promis un premier plaisir du coup de théâtre de l'arrivée d'Elise, et l'après-midi où elle l'attendait, elle retint malicieusement Germain un peu après le déjeuner, pour lui faire corriger un dessin entrepris uniquement dans ce but.

Il le faisait d'assez mauvaise grâce, mais sans vouloir s'y refuser ni mettre aucun tort de son côté, lorsqu'une voiture s'arrêta au perron.

— Ah! fit Luce, les voilà!

— Qui donc? dit Germain, une visite? je me sauve.

— Non, c'est M. Bréhard; ne saviez-vous pas qu'il devait venir aujourd'hui?

— Si, répondit Germain, très calme, mais je croyais que c'était à cinq heures.

Il donna un dernier trait au dessin de Luce et se leva.

Juste à ce moment, Elise entra, précédant son père. Luce les regarda vivement l'un et l'autre: elle vit la jeune fille rougir prodigieusement; pas un muscle du visage impassible de Germain ne bougea. Pourtant, un nuage de contrariété passa sur ses traits.

M. Bréhard s'avança et, avec sa politesse toujours un peu en guirlandes, dit à Luce:



— Mademoiselle, je vous amène, comme vous l'avez désiré, ma fille, heureuse de répondre à l'honneur que vous lui faites.

— Ne parlons pas d'honneur, monsieur, dit Luce, charmante, parlons du plaisir réciproque de deux bonnes amies qui se retrouvent, n'est-ce pas, Elise? ajouta-t-elle en l'embrassant.

Malgré la grâce de cet accueil, une inquiétude envahit l'esprit de Germain.

— Que tramait encore cette endiablée? pourquoi avoir appelé Elise?... Est-ce qu'elle se doutait?...

Cela lui sembla impossible : Il n'avait parlé de ses fiançailles qu'à sa mère, en lui recommandant le secret, et elle habitait à plus de cent kilomètres de là ! Il ignorait, qu'avant de donner son consentement, elle s'était renseignée sur les Bréhard près de l'employé qui, ensuite, avait éclairé Aymeric.

Tranquille de ce côté, il ne l'était pourtant point sur cette réunion qui ne lui semblait pas une simple coïncidence. Que cachait-elle ?

Il devait bientôt l'apprendre.

### XVIII

Les deux ou trois premiers jours se passèrent sans encombre, Luce préparait ses batteries et entendait mettre ses victimes en confiance. Jamais elle n'avait été plus enjouée, plus aimable, et Elise, avec sa nature simpliste, se laissait prendre à toute cette bonne grâce. Germain, qui ne voyait guère les jeunes filles qu'aux repas, s'en apercevait, et s'en alarmait. Il eût voulu mettre sa fiancée en garde, mais comment? Il n'osait lui dire un seul mot en particulier, de peur de se trahir, pas davantage lui écrire. A peine se permettait-il de la regarder à la dérobée un peu tendrement ou, le soir, en quittant le salon, Luce l'ayant habitué à lui serrer la main, à prendre celle, qu'à l'instar de sa compagne, Elise lui tendait, timide, et à la presser dans la sienne. Elise gardait la même réserve; pourtant, Luce, sachant leur secrète entente, et la devinant dans leurs propos les plus indifférents, dans leurs actes les plus insignifiants, en ressentait au cœur une cruelle morsure de jalousie qui, peu à peu, l'exaspérait et à laquelle, bientôt, elle ne saurait plus résister.

Ce moment arriva.

Un matin, lorsque, suivant la coutume, avant le déjeuner, Germain entra au salon et échangea avec les jeunes filles l'habituel *shake-hand*, Luce s'écria tout haut, avec un ricanement :

— Dites-donc, ne serrer pas si fort les doigts d'Elise, vous les meurtrissez, grâce à cette bague nouvelle qu'elle a depuis quelque temps.

Elise, à ce mot, devint très rouge et Germain très pâle, car il eut conscience que Luce avait deviné.

Alors, le feu fut aux poudres et, avec ses ma-

nières doucereuses, Luce ne manqua pas une occasion de taquiner Germain ou de tourner Elise en ridicule.

La jeune fille se taisait-elle, Luce disait :

— Savez-vous, monsieur Danglefer qu'Elise m'inquiète; elle n'ouvre pas la bouche, ce n'est pas naturel. Et c'est surtout quand vous êtes là que ce silence la prend comme une fièvre. Est-ce donc vous qui lui faites peur ainsi ?

Ou bien la jeune fille émettait-elle une opinion craintive :

— Ecoutez tous, disait Luce ; c'est la sagesse elle-même qui parle; vous êtes habitués à entendre la folie, cela vous changera.

Un jour elle prétendit qu'Elise, qui avait fort peu de cheveux, en paraissait dépourvue parce qu'elle les serrait horriblement. Sous prétexte de les faire bouffer, comme le voulait la mode, elle enleva plusieurs épingles de la coiffure de M<sup>lle</sup> Bréhard dont le petit chignon, insuffisamment attaché désormais, s'écroula. Quelques mèches courtes et rares tombèrent sur les épaules de la pauvre fille.

— Ah! dit Luce, s'excusant, que je suis donc maladroite! pardonnez-moi, Elise; du reste, l'accident sera vite réparé.

Et rassemblant d'une main la torsade défaits et, de l'autre, enlevant son propre peigne, Luce s'en servit pour assujettir solidement la coiffure de son amie.

A leur tour alors, ses cheveux abondants, délivrés de l'entrave de la fourchette d'écaïlle, se déroulèrent et, tombant jusqu'à ses genoux en un flot rutilant, doré, éblouissant, la couvrirent d'un manteau royal. Elle les éparpilla d'un mouvement de tête plein de coquetterie, puis, feignant la confusion :

— Bon! dit-elle gaiement, me voilà punie par où j'avais péché et pour avoir osé toucher à l'édifice de votre coiffure, la mienne s'effondre. Sauvons-nous, ma pauvre Elise, sauvons-nous, pour remettre les choses en l'état; sinon ces messieurs, qui ne sont pas l'indulgence même, diront que nous transformons l'appartement en salon de coiffure pour dames.

Car tout cela se passait strictement en présence de Germain, aux rares moments où il était là. Dans l'intervalle, Luce faisait grâce à la douce Elise qui, simple, confiante, timide, ne savait que penser de ces étranges sautes d'humeur.

Bien que Luce eût prétendu à son père que leurs environs étaient dépeuplés, elle avait quand même retrouvé quelques relations de l'été précédent et, sous prétexte d'amuser Elise, les attirait à Braulx, M. Rambert lui donnant toute liberté.

Elle avait choisi pour cela les personnes les moins sérieuses et celles qui acceptaient le plus servilement sa domination, soit qu'elles fussent vis-à-vis d'elle dans une situation notoirement inférieure, au point de vue de la fortune ou de la



considération, soit qu'elles espérassent tirer quelque parti de la sympathie que Luce leur témoignait.

Parmi les premières étaient une mère et ses deux filles, sans fortune, à marier; une petite dame, écervelée de la plus belle eau, dont la réputation avait déjà subi quelques accrocs. Et, parmi les secondes, on comptait une respectable douairière, qui espérait marier Luce à son petit-fils, deux jeunes ménages qui voulaient s'amuser à tout prix; enfin, brochant sur le tout, quelques jeunes gens, de ceux que Luce attirait comme la lumière les papillons, et dont elle était partout entourée.

Avant de mettre son voisinage, comme elle disait, en rapport avec M<sup>lle</sup> Bréhard, perfidement elle l'avait prévenu.

— Vous trouverez chez moi une jeune personne, fille d'un des premiers employés de mon père. Elle vous prouvera que la traditionnelle provinciale n'existe pas qu'en province. Elise Bréhard est une provinciale de Paris et il n'y en a pas de plus réussie. Elle vous amusera, vous verrez!

Cette phrase avait suffi pour que le mot d'ordre fut donné, M<sup>lle</sup> Bréhard était indiquée comme plastron de la société, et Luce donnant l'exemple, on ne la ménageait pas.

A chaque réunion c'était, sous des airs mielleux, des paroles sucrées, des plaisanteries perfides qui bouleversaient la pauvre fille. Elle ne savait qu'en croire et lorsque, dans sa simplicité et son ignorance des habitudes mondaines, elle prenait pour argent comptant les propos qu'on lui adressait, de furtifs sourires lui témoignaient qu'elle avait eu tort. Et pourtant elle ne pouvait se plaindre qu'on lui manquât d'égards; toutes ces méchancetés subtiles étant enveloppées de politesse comme le sucre entoure une pilule pour masquer la vue et, au premier goût, l'amertume du médicament.

Le sens de ces petites scènes n'échappait pas à Germain, mais il était condamné à se morfondre de rage impuissante, n'ayant pas qualité avouée pour intervenir, et les nuances, indiquées plutôt qu'affirmées, de ces moqueries sournaises, empêchant une médiation brutale. Cette dernière raison était sans doute aussi le motif de l'abstention de M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle; elle se contentait d'opposer à l'attitude de sa nièce le silence le plus désapprobateur, auquel celle-ci ne semblait point prendre garde, et elle redoublait envers Elise de prévenances affectueuses et encourageantes. Aymeric aussi se taisait. Il était visible que le jeu de Luce n'avait pas son assentiment, mais, qu'eût-il été se mêler de défendre M<sup>lle</sup> Bréhard alors que celui qu'il savait son fiancé ne le faisait point? Il restait donc sur une réserve plutôt réprobatrice qui agaça Luce, habituée à sa perpétuelle admiration, et dont elle avait plusieurs fois cherché à triompher, mais sans le moindre succès. Aymeric, faible devant elle, n'avait pourtant pas voulu s'as-

socier à ses perfides taquineries. Quant à M. Rambert, il ne s'apercevait de rien. Rarement il était chez lui et, lorsqu'il s'y trouvait, il s'absorbait dans un journal, une revue, voire même ses propres réflexions, et ne prêtait aucune attention à ce qu'il appelait, avec un dédain souriant: les enfantillages de ces demoiselles.

Luce conviait souvent son voisinage à déjeuner ou à dîner et, après, elle retenait de son mieux Aymeric et Germain pour l'aider à faire les honneurs. Danglefer qui, d'ordinaire, esquivait ces instances, y cédait, maintenant, autant que son travail le lui permettait, non seulement pour être rapproché de sa fiancée, mais, encore pour ne pas la laisser seule livrée aux taquineries de M<sup>lle</sup> Rambert.

C'est ainsi qu'un jour, Luce ayant organisé un tennis, et l'ayant supplié d'y prendre part, il s'était laissé faire violence.

Toutes ces dames, tous ces jeunes gens, jouaient avec habileté.

Elise ne savait pas tenir une raquette. Luce, de force, lui en mit une dans la main. La douce enfant n'osant, par déférence et par politesse, se défendre davantage, essaya de jouer. Elle fut d'une maladresse qu'expliquait son inexpérience, et que sa simplicité aurait sauvée du ridicule sans les réflexions mordantes par lesquelles on la soulignait. Derrière elle, un de ces messieurs contrefaisait le geste gauche avec lequel elle tenait sa raquette et lorsqu'elle lançait un grand coup démesuré, qui passait régulièrement à côté de la balle mal présentée, tous les assistants pouffaient de rire.

Germain en souffrit tellement que, sous le prétexte d'apprendre à Elise à jeter sa balle, il s'approcha d'elle, chose que, par prudence, il ne se permettait jamais, et, très vite, lui murmura à l'oreille:

— Ne jouez donc plus, on se moque de vous.

Elise le regarda de ses grands yeux tristes où roulaient des larmes; il allait ajouter quelque chose lorsque Luce, qui ne les perdait pas de vue, s'écria:

— Eh! là-bas, pas d'aparté, pas de bêtises! on a confié cette enfant à ma sagesse, j'entends la rendre à ses parents telle qu'on me l'a donnée; aussi je la surveille.

Tout le monde rit et Germain resta un instant déconcerté, mais bientôt il reprit:

— L'aparté n'est pas dangereux, mademoiselle, je conseillais seulement à M<sup>lle</sup> Bréhard de ne plus assumer, par son jeu inhabile, le rôle ingrat de vous récréer à ses dépens.

— Peut-on dire! fit Luce, vexée de se sentir dévinée et battant en retraite, comme chaque fois, devant l'autorité de Germain. Nous rions parce que nous sommes gais, nullement à cause de l'inexpérience d'Elise; nous avons tous passé par là à nos débuts et serions mal avisés de nous en



moquer. Il faut vraiment avoir l'esprit tortu pour voir ainsi le mal où il n'est pas.

Germain ne répliqua point, car Elise étant venue se rasseoir, son but était atteint, mais sa colère se traduisit dans la partie qui suivit immédiatement et le mit en face de M<sup>lle</sup> Rambert.

Il joua avec rage, avec fureur, lui faisant volontairement des coups impossibles, jetant la balle suivant les règles, mais à des hauteurs invraisemblables, augmentant, autant qu'il était en son pouvoir, la peine et la difficulté de son jeu. Elle tint bon, luttant avec la même passion, la même *furia*, la même surprenante adresse, et c'était un spectacle haletant que celui de ces deux joueurs, véritable duel où pas un ne cédait à l'autre.

La victoire resta au camp de Germain. Luce, à son tour, vint se rasseoir et fut accueillie par des acclamations.

— Quelle joueuse ! Quelle belle joueuse ! Il ne vous a pas ménagée, Danglefer ! mais vraiment il semblait que c'était pour vous faire valoir.

A ce mot, si contraire à sa pensée, Germain regardait Elise et la trouva plus triste encore... Il devina pourquoi.

Luce menait double campagne. En même temps qu'elle essayait de ridiculiser Elise aux yeux de Germain, elle cherchait à persuader la jeune fille d'une admiration profonde de son fiancé pour elle-même, et d'une sorte d'entente entre eux. Pour cela, à tous moments, elle le regardait en souriant, lui faisait même parfois, à propos de rien, de petits signes d'intelligence, l'entraînait dans les coins pour lui dire bas, avec ses plus chauds regards, des choses insignifiantes, et lorsque Germain, forcé de lui parler, était assez loin d'Elise pour que celle-ci ne pût l'entendre, elle affectait, à ses paroles, toujours banales, pourtant, de rire, de le démentir mollement, comme une coquette à un compliment ou à un aveu d'amour.

Cela faisait visiblement souffrir Elise, et Germain, qui s'en rendait compte, enrageait de ne pouvoir causer avec elle assez longtemps pour la détromper. Parfois il avait envie d'écrire à M. Bréhard de venir rechercher sa fille, mais justement l'atroce coquetterie de Luce l'en empêchait, car Elise ne penserait-elle pas qu'il avait voulu l'éloigner du spectacle de son nouveau flirt ? Il se désolait donc en silence. Elise, de jour en jour, voyait plus clair dans les sentiments que M<sup>lle</sup> Rambert et ses amis lui témoignaient. Leurs moqueries étaient si habilement déguisées, leurs sarcasmes si perfidement dissimulés sous un voile de plaisanterie, qu'elle ne savait comment se défendre contre eux. La crainte de montrer une susceptibilité exagérée la retenait, et aussi cette timidité que l'aplomb de Luce éveillait en elle. Son initiative était encore paralysée par la déférence qu'elle croyait devoir à la fille du « patron », du supérieur de son père. D'elle, il lui semblait, dans son humilité outrée, devoir accepter ce que,

d'une autre, elle n'eût pas enduré, afin de ne pas nuire à la situation de M. Bréhard. Mais les concessions devenaient trop pénibles ; il lui était, pourtant, permis de s'y soustraire par la fuite et, ainsi que Germain y avait songé pour elle, elle aussi avait pensé à se faire rappeler par ses parents... Cela lui semblait préférable à un éclat, qui eût pu brouiller sa famille avec M. et M<sup>lle</sup> Rambert. Toutefois, il lui coûtait de se séparer de Germain, de l'abandonner aux séductions de la dangereuse sirène qu'était Luce. Elle avait la sensation très fausse et cependant poignante que, le quittant, elle le quitterait pour toujours...

Elle se taisait donc, comme Germain...

Luce triomphait ! Elise étant, par ses soins, la risée de son entourage, elle espérait voir Danglefer s'en dégoûter et revenir à elle. La joie du succès lui fit dépasser la mesure...

Elle projeta un dîner assez nombreux. Elle avait dit à Aymeric et à Germain : « Je compte sur vous » ; et ils avaient accepté, autorisés par le patron, lorsque celui-ci, deux jours auparavant, reçut un télégramme l'obligeant à s'absenter immédiatement pour affaires urgentes.

— Et ma réception ? fit Luce, désolée.

— Elle aura lieu tout de même, répliqua le baron, habitué à ne se gêner pour personne ; tu ne le donnais ni pour moi ni à cause de moi ?... Philomène en fera les honneurs avec toi, et vous m'excuserez.

— Vous me laissez Aymeric ?

— Non, il m'est indispensable.

— Et Danglefer ?

— Lui, reste.

Luce n'ajouta rien, mais pensa : — Cela suffit. Et le jour arrivé, elle fit prier Germain, de la part de son père, de venir au salon de bonne heure, afin qu'elle et sa tante ne se trouvassent point seules pour recevoir les jeunes gens.

Lorsque Germain y entra, il trouva seulement M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle qui avait l'air extrêmement contrarié et, en dépit de ses habitudes de réserve, ne put se tenir de faire part à l'ingénieur de son ennui.

— Une nouvelle folie de Luce ! lui dit-elle, savez-vous que ce dîner est un dîner à têtes ? Tout le monde sera grimé, coiffé. Je me demande si mon beau-frère approuverait cela ? Je l'ai su seulement tout à l'heure. Ces dames qui ne rêvent qu'excentricités ont soufflé cette idée à ma nièce... Figurez-vous qu'elle voulait aussi me déguiser ?... Elle ne vous a pas fait la même proposition ?...

Germain fut dispensé de répondre par l'arrivée des invités que M<sup>lle</sup> Rambert n'était pas là pour accueillir. M<sup>lle</sup> Philomène, très ennuyée de son absence, la suppléa de son mieux, excusa son beau-frère. Mais elle était un peu ahurie, la chère femme, dans la cohue bariolée qui l'entourait.... Elle reconnaissait à grand-peine M<sup>me</sup> Dalley dans



une tête de folie, M<sup>me</sup> Billy sous la perruque d'une merveilleuse; elle ne savait quel nom mettre sur un impertinent jockey, dominant de blanches épaules, sur un astronome, un pierrot enfariné, une Diane chasserresse, un mousquetaire, un Espagnol, etc.

Toutes les femmes étaient en robe décolletée et tous les hommes en habit noir. On se regardait, on échangeait des remarques et des compliments, lorsque la porte s'ouvrit, livrant passage aux retardataires : Luce et Elise.

La première, sur ses cheveux poudrés et coiffés à ravir, avait mis, en bataille, le chapeau noir d'Arlequin. Une grosse ruche de tulle noir aussi encadrait son cou nu, tranchant sur sa peau de marbre et sa robe blanche. Elle était adorablement jolie. Tous les yeux se fixèrent sur elle et les pierrots, les mousquetaires, les Espagnols applaudirent à tout rompre, mais, lorsque derrière elle, on vit apparaître Elise, un fou rire courut sur toutes les lèvres peintes ou ombragées de moustaches factices ou naturelles.

La pauvre enfant était grotesque!

Luce lui avait persuadé qu'elle aurait tout à fait manqué de convenance en se présentant, dans cette réunion select, avec une de ses petites robes montantes. Elise, peu à l'aise avec M<sup>lle</sup> Rambert, qu'elle savait d'une condition supérieure à la sienne, et craignant de la désobliger en se montrant, par la simplicité de sa mise, trop au-dessous des personnes qu'elle recevait, consentit donc à ce que Luce lui prêtât une de ses toilettes, et sa discrétion ne lui permettant pas de demander à la choisir, sa perfide amie lui imposa l'atroce robe rouge, brodée de jais, d'argent et de jaune, véritable toilette de théâtre, que, depuis la fête de Brault, où elle avait compté la mettre, elle n'avait pas voulu utiliser.

Sa nuance était dure au teint d'Elise, dont le corps fluet flottait désespérément dans le corsage trop large. Le décolleté hardi découvrait son buste enfantin d'une manière qui eût été excessive, sans l'atténuation que sa modestie y avait apporté sous forme d'un léger fichu de tulle. Mais tout cela n'eût été rien encore sans l'horrible coiffure que M<sup>lle</sup> Rambert lui avait composée. Luce avait natté ses maigres cheveux très serrés et les avait tortillés sur la nuque en un petit chignon à l'anglaise; puis, sur cette chevelure, qui semblait rase tant elle était collée, elle avait mis une affreuse, immense, absurde couronne de roses qui, se posant sur le front d'Elise, l'enserrait, l'écrasait, l'enlaidissait à plaisir.

A sa vue, Germain eut une sorte de confusion et même un moment de colère contré sa fiancée. Comment s'était-elle laissée affubler de la sorte, par faiblesse ou par ignorance? En tous cas, c'en était

assez, sinon trop, il l'en préviendrait ce soir même.

Cependant, Luce serrait la main à tout le monde, faisait des compliments et en recevait.

— Personne, dit-elle, n'avait songé à une coiffure allégorique; heureusement, j'y ai pensé pour Elise. Voyons, tous, devinez ou plutôt reconnaissez sa tête.

— Vénus! dit le pierrot goguenard.

Luce rit aux éclats.

— Vous, fit-elle, vous êtes trop méchant! à un autre.

— Minerve.

— Hébè.

— Colombine.

Les propositions les plus bizarres surgirent.

— Je vais vous le dire, interrompit Luce, puisque vous ne tombez pas dessus : une rosière de Nanterre.

— Bravo! bravo! s'écrièrent les jeunes gens. Hurrah pour la rosière!

Elise restait interdite et ses yeux de gazelle cherchaient Germain, dans une sorte de détresse.

Il en fut si remué, qu'oubliant toute prudence, il s'approcha d'elle, l'attira même un peu à l'écart et lui dit très bas :

— Cela ne peut plus durer, il faut absolument que je vous parle en particulier.

— Je suis ridicule? lui demanda-t-elle, désolée.

— Non, répondit-il, voulant la rassurer, mais on cherche à vous rendre telle. Indiquez-moi un endroit où je puisse vous trouver demain?

— Mais je ne sais!

— Sortez le matin, venez à l'église.

Ils n'avaient pris garde ni l'un ni l'autre que Luce, la terrible Luce, à pas de loup, s'était approchée.

— Eh! eh! s'écria-t-elle, en voilà du joli, monsieur qui donne un rendez-vous à notre rosière!... Hou! hou! mauvais sujet, gare à la batte d'Arlequin!

Et elle fit mine de poursuivre Germain furieux. On annonça le dîner.

Danglefer, brûlant ses vaisseaux, offrit le bras à Elise, mais, encore une fois, Luce le vit.

— Décidément, fit-elle en riant, il en veut à notre rosière! C'est M<sup>lle</sup> d'Esclais que vous devez accompagner, monsieur Germain.

— J'aurai cet honneur en revenant au salon, répondit l'ingénieur sans se déconcerter.

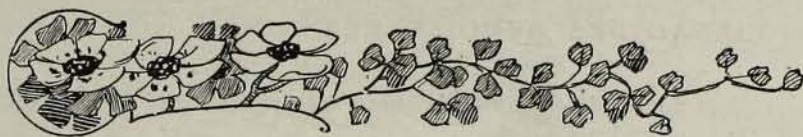
Et entraînant Elise malgré ses peureux « prenez garde », il lui répéta son injonction :

— Demain matin à la messe, il le faut absolument, je vous verrai en sortant.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





## REVUE MUSICALE

Concerts promis. — A Béziers : *Prométhée et Bacchus mystifié*. — Réouverture de l'Opéra-Comique. — Au Conservatoire.



rentre, chères lectrices ! Les théâtres rouvrent leurs portes, les chefs d'orchestre préparent la saison d'hiver et font connaître quelques-unes de leurs intentions. Chevillard, sensible au reproche qu'on lui adresse

parfois d'inscrire trop rarement Beethoven sur les programmes des Concerts Lamoureux, nous promet, entre autres bonnes espérances, l'exécution intégrale des neuf symphonies. Nous entendrons également chez lui M<sup>mes</sup> Litvinne, Raunay, et son excellent orchestre sera conduit plusieurs fois par ses confrères d'Outre-Rhin : Weingartner, Strauss, Hugo Becker, Richard Strauss, d'autres encore. Mais nous ne verrons pas Siegfried Wagner conduire les auditions du *Crépuscule des Dieux* que l'on songe à organiser à Paris, au printemps prochain. Il a prié M. Félix Mottl, le célèbre capellemeister, de propager cette fâcheuse nouvelle. Peut-être n'est-il pas satisfait de l'unanimité avec laquelle la presse française a constaté la médiocrité (relative, bien entendu) des représentations de Bayreuth, cette année en particulier, quand Siegfried Wagner les dirigeait. Décidément, les fervents du wagnérisme s'accordent pour reconnaître la supériorité actuelle du théâtre de Munich sur celui de Bayreuth. Siegfried Wagner n'admet pas cette façon de voir.

Chez nous, le festival de Béziers a obtenu cette fois encore un énorme succès. Les arènes se prêtent merveilleusement aux belles représentations artistiques. La nouvelle exécution du *Prométhée*, de Fauré, a été accueillie avec enthousiasme. Les masses orchestrales, malgré leurs origines hétérogènes, ont été remarquables d'ensemble. M. Flahant, M. Rousselière et leurs camarades se sont montrés excellents. Un ballet : *Bacchus mystifié*, complétait le spectacle. Le livret ne mérite pas qu'il vous en soit rendu compte, chères lectrices. Le maître Saint-Saëns devait en écrire la partition. Surmené par la préparation des *Barbares* promis à l'Opéra, il a abandonné cette tâche à un

jeune prix de Rome, M. Max d'Ollone, qui a composé une musique allègre et charmante, légèrement teintée d'un souci de reconstitution antique. Réduit à quatre mains, ce ballet plaira beaucoup. Saint-Saëns a formellement promis à M. Castelbon de Beauxhôttes, Mécène des solennités biterroises, de lui donner, pour l'année prochaine, la musique de *Parysatis*, drame de M<sup>me</sup> Jane Dieulafoy, le célèbre explorateur, qui s'est quelque peu inspirée des Perses anciens.

L'Opéra-Comique a rouvert ses portes par un certain nombre de bonnes reprises : *Carmen*, avec M. Maréchal et M<sup>lle</sup> Delna; *La Vie de Bohème*, *Louise*, avec M<sup>lles</sup> Gerville-Réache, dans le rôle de la mère, et Garden, dans celui de l'héroïne, car la charmante créatrice de ce personnage, M<sup>lle</sup> Riouton, quitte le théâtre pour se marier. Mais M. Albert Carré, directeur toujours heureux, compense cette perte par de brillants engagements. Citons celui de M<sup>lle</sup> Lucienne Bréval, la Brünnhilde idéale, qui, transfigée de l'Opéra, viendra créer, salle Favart, la nouvelle œuvre de Massenet : *Griselidis*. M<sup>lle</sup> Cesbron entre aussi à l'Opéra-Comique, elle y débute probablement dans *Charlotte de Werther* (Massenet). M<sup>lle</sup> Charles, de l'Opéra, épousant M. Rothier, de l'Opéra-Comique, jouera désormais sur la même scène que son mari. La saison prochaine promet d'être fertile en nouveautés, reprises, représentations sensationnelles. Très vraisemblablement, *La Troupe Joli-Cœur*, d'Arthur Coquard, passera en premier; puis viendront *Griselidis*, *Titania*, de G. Huë; *Circi*, des frères Hillemacher; *La Carmélite*, de Reynaldo Hahn; *L'Étranger*, de Vincent d'Indy.

J'en passe ! J'ai fait le total, si toutes les œuvres inédites promises sont exécutées, cela fera un total de quarante-sept actes ou tableaux. Mais parmi ces œuvres, il y aura d'assez grands succès pour absorber le temps libre pendant de longues périodes. Il se confirme que le ténor Van Dyck tiendra sa promesse de venir chanter *Tristan et Yseult* sur la scène de l'Opéra-Comique. *Le Roi d'Ys*, de Lalo, sera sûrement repris avec une interprétation de premier ordre.

Je vous avais promis quelques notes supplémentaires à propos des concours du Conservatoire. C'est justement la *Symphonie espagnole* de Lalo qui a été le morceau imposé aux violonistes. Il était difficile de faire un meilleur choix. Il y a eu



pour le seul concours dix-sept lauréats dont trois premiers prix : M<sup>lle</sup> Forte, MM. Dufresne et Luquin. Quant au piano, tant concurrents que concurrentes, ils étaient trop ! La séance des élèves femmes a duré huit heures et demie. Sur vingt-neuf exécutantes, il y eut seize lauréates et quatre premiers prix, dont l'un décerné à M<sup>lle</sup> Schnitzer, qui a quatorze ans. Les morceaux de concours étaient le premier allegro de la sonate en ré majeur (Mozart) et six des *Etudes symphoniques*, de Schumann. Les élèves hommes avaient dû exécuter l'*Etude en ut mineur*, de Chopin, et la *Onzième rhapsodie*, de Liszt, qui est bien le morceau le moins musical qui se puisse entendre ; sur onze récompenses, sept furent décernées à des élèves de Diemer.

L'Opéra, hormi *Les Barbares*, qui ne paraîtront pas de longtemps, n'annonce rien de sensationnel. On signale l'engagement de MM. Rigaux, Dubois et Garnier, premiers prix et premier accessit des concours de cette année. Ne quittons pas ce théâtre sans féliciter l'aimable et bienfaisante M<sup>lle</sup> Louise Grandjean qui a reçu dernièrement une médaille d'or de la Société d'encouragement au bien.

D'après les on-dit, l'ex-directeur du Théâtre-Lyrique National Populaire, ouvrirait au Nouveau-Théâtre un opéra italien. Obtiendra-t-il le succès rêvé ? Avec les goûts actuels, un répertoire exclusivement italien réunira-t-il un public assez nombreux pour lui permettre de persévérer dans sa tentative ?

M. Schiller, directeur des Concerts Symphoniques du Vaudeville, l'an passé, songe à renouveler son intéressante tentative, mais ses auditions auraient lieu à l'Opéra-Comique, et les chefs d'orchestre appelés à diriger ses musiciens seraient plus nombreux. Il nous promet Taffanel, Messager, Nikisch, Luigini, Strauss, etc. Rien n'est plus curieux et passionnant que d'entendre les mêmes œuvres exécutées sous des directions différentes. Chacun cherche, trouve un détail nouveau, une intention jusque-là négligée, et si parfois cette recherche extrême nuit à l'ensemble, parfois aussi elle conduit à une compréhension parfaite, à une assimilation absolue de la pensée du compositeur.

De tout ceci, chères lectrices, je vous reparlerai

plus tard, quand les prévisions se seront réalisées.

Vous trouverez encartée dans le numéro du 15 octobre, chères lectrices, une charmante mélodie que votre journal est heureux de vous offrir et dont le compositeur est le frère d'Henri Ardel, à qui vous devez nombre de jouissances littéraires. En dehors d'un talent personnel, cette parenté avec un écrivain au style élevé, dont vous lisez et relisez les romans captivants, suffirait pour que Jacques Ardel n'eût pas besoin de vous être recommandé. Votre approbation sera d'autant plus aisée à obtenir que son œuvre a plus d'un titre à vos suffrages.

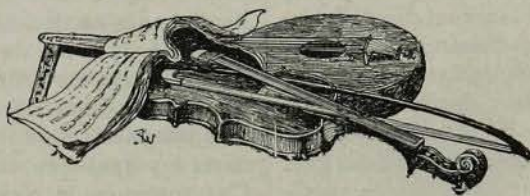
Le choix de la poésie inspiratrice de cette mélodie témoigne d'un artiste. Verlaine sut, plus que nul poète, peindre la tristesse des heures grises, découragées ; il l'a fait en vers délicats, exempts de banalité. Jacques Ardel a parfaitement senti cette poésie dolente, d'une grande intensité d'évocation.

Tout le début, ainsi que l'auteur l'a indiqué, doit être chanté très calme, avec un peu d'étonnement triste. L'accompagnement toujours égal. Chantez très juste, pour bien indiquer le retour du ton mineur après une légère incursion en ut majeur.

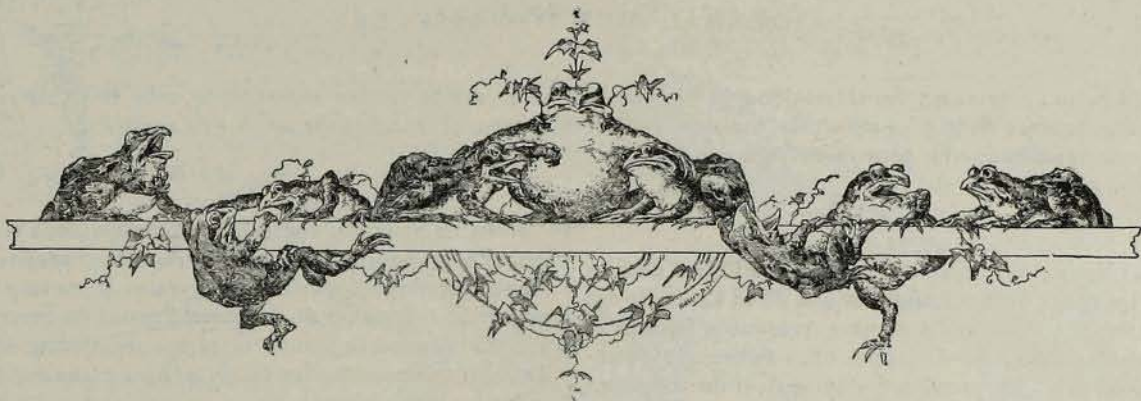
Il y a dans le morceau deux petites difficultés vocales à vaincre. La première consiste en la prononciation très nette quoique sans dureté de la syllabe « cœur » : (Dans mon cœur qui s'écœur) sur un *mi* bémol. Ensuite, le « Quoi ! » sur un *sol*. Ouvrez largement votre gosier, ce n'est pas un cri perçant, mais une exclamation douloureuse. Il faut que le son soit très rond. N'ayez pas peur, il y a peu de voix de femmes qui ne puissent donner, avec du travail, un joli *sol*. Emettez bien celui-ci, et ce sera parfait. Accentuez spécialement le mot « trahison » et le « tant » de « tant de peine ».

La dernière phrase est délicieusement traitée, chantez-la avec la mélancolie contenue que vous avez adopté comme ton général et laissez mourir la voix pendant les deux dernières mesures du chant, sans lui permettre de tomber brusquement.

LOUISE DE CLAVES.







## CAUSERIE DE QUINZAINE



Le patriotisme a fait un miracle, chères amies; pendant quelques jours, les partis ne se sont pas injuriés... ou très peu; tous les cœurs ont vibré à l'unisson et chacun a pensé à la France avant de s'occuper de ses préférences personnelles.

Oh! cette revue! elle a largement payé toute la peine qu'il avait fallu se donner pour y être. Obtenir le billet d'abord; à toutes les

portes où l'on frappait, la réponse était: « — Nous n'en avons plus, voyez à côté. » A côté, c'était ailleurs, mais quand la volonté y est, tout finit par arriver. Le billet obtenu, où coucher? où manger? Reims est dès longtemps loué jusqu'aux mands; un matelas même est introuvable, bast! on s'en passera, ne faut-il pas se mettre en route de bon matin? Les moyens de locomotion manquent, nous marcherons, mais nous serons à la revue et avec nos nobles hôtes applaudirons notre splendide armée, car c'est à elle et à notre flotte que nous devons la venue du tsar cette année.

Plusieurs fois nous avons vu notre hôte impérial dans ses uniformes étincelants au soleil ou sous le feu des lumières, mais rien n'a effacé pour nous une vision de son dernier séjour parmi nous: celle de sa visite aux Invalides. Nous le revoyons montant lentement les marches après sa visite au tombeau de Napoléon, plus pâle que d'ordinaire, visiblement ému malgré sa raideur protocolaire, car il venait d'entendre ce nom magique qui, pendant des années, avait électrisé les

foules, fait courber la tête aux rois et aux princes: l'Empereur! A côté de l'impératrice, Félix Faure, toujours souriant, gardait sa bonne grâce bourgeoise. Il ne se sentait pas visé par les coups de vent qui ébranlent les cimes, et n'avait certainement aucun pressentiment de la fin qui si tôt l'attendait.

Bien brèves ont été ces heures d'enthousiasme et de fêtes, tout cela semble déjà loin, chacun à repris son poste de combat et ses armes favorites, la trêve est finie!

Reims, la ville des sacres, a repris sa physiologie de cité commerçante. Compiègne a retrouvé son calme coutumier, les arcs de triomphe sont démolis, les fleurs fanées, le château s'est refermé ajoutant un souvenir à tous ceux que gardent déjà ses murailles, la résurrection de la petite ville a peu duré, Compiègne est redevenue la Belle au bois dormant; le son des cors des grandes chasses environnantes trouble à peine son sommeil, lui donnant le rêve des hallalis d'autrefois.

Qu'a dû penser de cette somptueuse réception d'un empereur le républicain farouche qui a cru dernièrement de son devoir d'appeler l'attention de la Chambre sur le côté subversif des cartes à jouer. Ce citoyen propose de substituer aux rois actuellement en vigueur la silhouette des quatre présidents: Thiers, le maréchal Mac-Mahon, Grévy et Carnot; quant aux reines: Jeanne d'Arc, Cérès, la Patrie et la République remplaceraient Pallas, Judith, Argine et Rachel. Des *agents de police* prendraient la place des *valets* absolument inacceptables dans un siècle de liberté et d'égalité. Déjà en 1793, une commission avait décidé que les portraits des *tyrans* et de leurs *compagnes* ne devaient plus subsister, les *rois* devinrent des *génies*; les *dames*, des *libertés*; pendant que les *valets* s'appelaient des *égalités*, et les *as* des *lois*.

Sous Napoléon on revint aux anciens errements et nous serions bien étonnés que la pétition dont



je parle fut prise en considération ; la lecture de ces requêtes est parfois amusante, mais celle-ci est une véritable perle, ne trouvez-vous pas ?

\* \* \*

Vous savez, chères lectrices, que l'hiver dernier les cours de médecine pratique de la Croix-Rouge furent suivis par de nombreuses jeunes femmes et même beaucoup de jeunes filles désireuses de savoir faire un premier pansement et de connaître les soins à donner après un accident. Ces cours étaient complétés par un dispensaire à Vanves, où s'appliquaient les leçons reçues. Les auditrices, deux fois par an, pouvaient passer un examen et recevoir le titre d'ambulancière. En général, celles qui se présentent sont assez sûres d'elles-mêmes et les docteurs examinateurs s'amuse à leur faire étaler toute leur petite science. Une de nos jeunes amies fut interrogée sur les premiers soins à donner à un noyé ; elle commença par répondre fort bien, mais l'examen se prolongeant arriva à une question à laquelle elle ne savait comment répondre. Prenant bravement son parti, elle dit :

— Docteur, il y a si longtemps que ce noyé n'est plus dans l'eau que certainement un médecin a eu le temps d'arriver ; je n'ai plus qu'à suivre ses instructions.

L'examineur sourit et lui donna une bonne note.

Grâce à Dieu, nous espérons que de longtemps les ambulancières n'auront pas à se servir de leur diplôme sur les champs de bataille, mais à la campagne leur jeune science trouve grand emploi ; les enfants s'y font plaies et bosses ; c'est tous les jours que de petits accidents arrivent à la ferme, chez le jardinier, ou chez les voisins. Bien vite on a recours à nos talents médicaux, cela devient pour tous une occasion de narrer leurs grands et leurs petits malheurs :

A raconter ses maux souvent on les soulage.

Vous l'avouerai-je, depuis l'ouverture de la chasse, nous avons dégringolé à l'état de vétérinaire — il ne faut pas être fiers avec le pauvre monde — nous soignons les toutous fourbus et leur retirons les plombs tristement égarés sous leur épiderme, alors que ceux qui devaient les recevoir jouissent d'une santé parfaite. La reconnaissance de nos nouveaux clients est vraiment touchante, ils remercient par un regard humain et

semblent se rendre compte que nous les guérissions en leur infligeant un peu de souffrance.

\* \* \*

Nous ne pouvons, chères amies, passer sous silence le grand émoi du camp *féminin* à propos d'une chronique *féministe* qui proposait de supprimer la cuisine ou du moins de l'exiler du foyer afin de laisser à la femme le temps de s'occuper de choses intellectuelles et de tenir sa place dans la lutte pour la vie.

A notre grande joie, toutes les vraies femmes se sont insurgées, même celles qui gémissent sur la monotonie de la tâche quotidienne et manquent d'imagination à l'heure où se commande le dîner. Toutes se sont aperçues que la substitution du restaurant à la table familiale ne tendait à rien moins qu'à supprimer le foyer. Les hommes aussi ont pris parti pour le pot-au-feu et ont paru préférer, sans conteste, les bonnes ménagères aux muses et aux savantes ; ne l'oublions pas, chères lectrices, tout comme les autres, les poètes et les savants ont leurs plats favoris et sont reconnaissants à leurs compagnes de savoir, au besoin, les accommoder pour eux.

Au moment même où éclatait cette polémique, nous lisions dans un journal :

Saint-Sébastien.

« La grève des cuisiniers du palais fait l'objet de toutes les conversations ; une véritable panique s'est emparée de la domesticité. Une dame de l'entourage de la reine a été envoyée en hâte en ville pour acheter un exemplaire du *Manuel du Parfait Cuisinier*, de Brillat-Savarin, et apprendre à remplacer au besoin les cuisinières en grève ».

Vous voyez qu'en toute situation, il peut être utile de savoir mettre la main à la pâte et d'avoir l'esprit inventif. A la campagne, c'est une véritable nécessité. On attend un certain nombre de convives ; très souvent il en arrive d'autres, sur lesquels on ne comptait pas ; il faut résoudre le problème de la multiplication des plats, tout en causant de la pluie et du beau temps ; garder un front serein, souhaiter la bienvenue avec un sourire heureux et insouciant pendant qu'on se demande avec angoisse :

— Où trouver un gigot ?

Nous connaissons toutes ce petit supplice-là, ou nous le connaissons.

EDMÉE.

### Pensées et Maximes

Chérir, c'est préférer un être à tous les autres ; se dévouer, c'est le préférer à soi-même.

LE PÈRE LACORDAIRE.

---

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.

---